

Au bord de l'Aar

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 13

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entre Ollon et Aigle, sur la grande route, des couples cheminaient bras dessus, bras dessous, fleuris de bruyères à la boutonnière et au corsage et chantant en chœur, avec de fort jolies voix, d'ailleurs : *Han an em Ort es Blüemli g'sch* (J'ai vu quelque part une fleurlette). Encore des confédérés, ceux-là, et qui saluaient les passants en un français hybride.

A leur vue, les excursionnistes descendus de Bretaye se rappelèrent un personnage rencontré la veille et qu'à sa tournure ils avaient pris pour un montagnard des Ormonts.

— Non, ché suis bas tout à fait une Ormonane, leur avait-il dit. Ché suis du canton Berne, mais déjà longtemps ché vive chez eux. La première fois qu'ils me voyaient, ils étaient bas gontents avec moi ; mais aujour-d'hui ils sont tout autrement, et ché peux aussi être gontent avec eux. Quand ils me voient, ils me disent toujours comme avant : « Salut, ch...gne d'Allemand ! » Mais ché me fâche blus, ché sais que c'est amical pour moi.

V. F.

Le bon vieux régent.



A le voir en tenue d'intérieur, veston de tricot en laine du pays, pantoufles de lisières lâches et traînantes, calotte noire fripée sur son crâne aux mèches grises et clairsemées se rendant à la fontaine, une cruche de grès à la main, vous le prendriez pour le plus humble des bourgeois.

Mais adressez-lui une parole quelconque, après le bonjour d'usage échangé, et vous verrez aussitôt, par la solennité du ton, la recherche des expressions et surtout par l'allongement complaisant de la phrase, que vous avez affaire à un ancien pédagogue.

Dès lors, les *m'sieu le régent* par-ci, *m'sieu le régent* par là que vous lui prodiguezerez, s'efforceront de réparer ce que votre jugement premier a eu d'erroné.

Ce type honorable au premier chef, se voit dans la petite ville où le brave homme est venu passer ses années de retraite, une retraite bien et noblement conquise par trente ou quarante années de bons et loyaux services, dont ont bénéficié deux générations au moins. Ah ! dame ! ces premières années de repos n'ont pas été tout roses, car la nostalgie du métier l'a tenu si fort dans le commencement qu'il en a fait une maladie. Pensez donc, ne plus savoir que faire de ses journées, après quarante ans d'une vie dont chaque heure avait son emploi fixé, son intérêt, son but, lui apportant constamment le sentiment d'être une autorité, presque une puissance. Oui, la transition d'une vie à l'autre ne pouvait s'opérer sans souffrance.

Mais voilà, l'ennui écrasant du désœuvrement a trouvé son dérivatif dans un emploi bien facile pour lui de secrétaire de la municipalité de la petite ville, puis il s'est mis que bien que mal, avec ou sans apprentissage, à relier les volumes qu'on veut bien lui confier ; enfin le cercle des modérés, dont il fait partie et où son opinion est tenue en estime, charme ses soirées ou ses après-midi de pluie. Sans compter que la saison des vendanges le retrouve invariablement fidèle à ses fonctions de partisan chez le riche monsieur X...

Et toujours, au pressoir comme au village, jadis, sa supériorité d'instruction plane au-dessus des grosses réalités de la vie du travail, mettant un frein aux gros mots, une sourdine aux plaisanteries à double sens, de ceux qui peinent sous son œil benévole. A la maison, *m'sieu le régent* ne dédaigne aucune occupation, de celles du moins qu'un mari peut se permettre sans attentat à la dignité de son

sexe, ce qui fait dire aux voisines de madame la régente qu'elle a bien du bonheur d'avoir un homme rangé, un homme de maison, quoi !

Est abonné à la *Semaine religieuse* et au journal politique le plus modéré.

En vertu de la loi du progrès, le fils de *m'sieu le régent* ne peut devenir qu'un pasteur, avocat même, quoique l'échelon pour arriver à ce grade soit plus malaisé à gravir.

Avec quel orgueil plein d'attendrissement *m'sieu le régent* recevra les félicitations de ses amis le jour de la consécration au St-Ministère de son fils !

Et ce seront de beaux jours que ceux où il arrangera d'une façon toute symétrique les *têches* de bois du bûcher de la cure, foyera les carrés de choux et taillera les arbres fruitiers, d'après une méthode raisonnée que lui seul connaît.

Quant à la fille de *m'sieu le régent*, il va de soi qu'une fois son brevet d'école normale brillamment conquis, elle s'élancera d'un nouveau zèle vers les sommités de l'enseignement supérieur où elle se créera infailliblement une notoriété des plus honorables.

Tout cela grâce à ce que de braves parents sont restés simples malgré tout, car l'élévation de leurs enfants sur l'échelle sociale est faite de leur économie, peut-être de leurs privations.

Et voilà pourquoi cette page commencée avec une pointe d'humour trouve son auteur avec une larme au coin de l'œil en la finissant.

M^{me} L. D.

Au bord de l'Aar.

Il n'est compagnie plus joyeuse que la colonie romande de Berne. Chacun sait ça.

Tandis que partout ailleurs, en Suisse, un ordre *venant de Berne* est un ordre qui fait trembler, devant lequel on s'incline sans... ou plutôt avec murmures, les Romands de Berne ne se sentent nullement gênés par le double et imposant voisinage du Haut Conseil fédéral et du gouvernement de LL. EE. Ils plaisantent l'un et l'autre ; d'une façon toujours gentille et spirituelle, il est vrai ; c'est ce qui sauve tout.

On a joué dernièrement, au Cercle romand de Berne, une revue locale *Berne-Revue*, qui a obtenu un très grand succès. Un de nos amis de Berne a bien voulu, avec l'autorisation des auteurs, nous communiquer le manuscrit de cette revue ; nous lui devons un réel plaisir. Et puisqu'on veut bien nous permettre d'y glaner, nous en profitons. Nous picorons naturellement dans les scènes dont l'intérêt n'est pas trop local et qui peuvent, par conséquent, être comprises de tous nos lecteurs.

Plus heureuse que Guillaume-Tell.

La scène représente la place Bubenbergr ; au fond la statue de Bubenbergr. Il est minuit.

La statue *La Berna* qui, sur sa fontaine, devant le palais fédéral, s'ennuie pour le moins autant que notre pauvre Guillaume Tell, en sa prison du péristyle, a décidé de faire un petit tour dans sa bonne ville. Elle entre en scène et, s'adressant au public, débute par les couplets suivants, chantés sur un air de la *Mascotte* (Un jour le diable ivre d'orgueil).

Devant le palais fédéral,
Sur une fontaine on m'a mise.
Je ne m'y trouvais pas trop mal,
Mais j'eusse été bien mieux assise.
Depuis quarante ans, sans fauteuil,
Je vois passer des hommes graves
De l'un ou de l'autre Conseil,
Et me dis : Voici nos Burggraves !

Refrain.

Sur la place du Parlement,
Moi je m'embête énormément ;
Hélas ! la ville m'abandonne
Sur ma colonne.

II

Deux ou trois fois par an, voilà
Tout mon agrément sur la terre.
Les trams ne s'arrêtent pas là
Et rien ne vient pour me distraire.
Si j'étais d'un « kränzli » du moins,
J'apprendrais là ce qui se passe
Et je saurais trouver les coins
Où le bon public se délasse.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Etc.

III

Il me faudrait du rigolo,
Foire aux oignons bien arrosée,
Casino, Théâtre, Apollo
Et Romands, jouant au Musée.
Près des ronds de cuir fédéraux,
La vie est pour moi trop tranquille.
Place à *Berna*. Loin des bureaux,
Je veux connaître enfin ma ville.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Je m'embêtais énormément
Alors, j'ai sauté, qu'on m pardonne,
De ma colonne.

« Berna » et le Romand.

Un romand, sortant du « Café Bubenbergr », où il a fait un joyeux souper, débouche sur la place.

BERNA (l'interpellant). — Hé ! *Dû* !

LE ROMAND. — Siouplait ?

BERNA. — D'où viens-tu ?

LE ROMAND (à part). Sont-elles curieuses, ces statues ! — Mon Dieu, ... Madame, ... je...

BERNA. — Ah ! vous êtes Welsche ?

LE ROMAND. — Oui, madame, sauf le respect que je vous dois.

BERNA. — Et quelle est votre profession ?

LE ROMAND. — Ancien président du Cercle romand.

BERNA. — Tiens, ça ne doit pas vous surmener. Et qu'est-ce qu'on y fait, à votre Cercle romand ?

LE ROMAND. — Oh ! bien voilà, ça dépend. Il y en a quelques-uns — pas très nombreux — qui jouent aux cartes ; d'autres — moins nombreux — qui les regardent ; d'autres — moins nombreux encore — qui lisent les journaux. Il y a aussi, et c'est le gros contingent, ceux qui viennent déposer au cercle leurs caoutchoucs et leur parapluie, les soirs de concerts d'abonnement.

BERNA. — Et les autres, ceux qui ne viennent jamais, qu'est-ce qu'ils font ?

LE ROMAND. — Les autres ?... Ils paient leurs cotisations... en soupirant.

Que de scènes et de chansons amusantes à citer : *La chanson de la circulaire romande*, *La chanson des balayeuses*, *La chanson du Théâtre et du Casino*, *La chanson du français fédéral*, dont voici un couplet :

Confédérés, chers et fidèles,
Eventuellement,
Vos demandes éventuelles,
Respectivement,
Devront bien, pour être exaucées,
Eventuellement,
En temps utile être adressées
Respectivement.
Eventuellement,
Respectivement.

C'est aussi beau que de l'allemand !

Et bien d'autres ; mais la place nous fait défaut.

Une encore, cependant, de ces chansons ; pour terminer. Elle chatouille agréablement notre amour-propre de welsches :

Les amours de « Berna ».

(Air : Ah ! s'il est dans votre village.)

I

Si parfois, dans vos promenades,
Vous rencontrez un beau garçon,
Qui s'en va gai comme un pinson,
En babillant sous les arcades,
Et qui fait de l'œil gentiment,
Je vous le dis : c'est un Romand.

II

Je sais bien qu'il a sa marotte,
A Berne, il préfère Yverdon.

De se moquer, il a le don,
Même il dit que je me fagotte.
Mais c'est égal, il est charmant
Et, voyez-vous, c'est « mon Romand ».

III

Or, sachez, pour votre gouverne,
Que, s'il retourne en son canton,
Sur sa table paraît, dit-on,
Choucroute et saucisson de Berne;
Et ça me touche infiniment;
Voilà pourquoi c'est « mon Romand ».

On vilho pingre.

Se l'est 'na crouña maladi que d'être rupan,
l'ein est 'na bin pe pouëta d'être pingre!

L'est portant veré! quand on vai dâi reisa
que ia, que n'ont pas fauta dè battre on coup,
que ravaudont su tot, que cliousont lào contré-
vèints quand on pourro estrepiâ dzotè dè
la quinquerna pè lo veladzo po avâi cauquies
batses, que sè collont onco dedein po ne rein
bailli, quand vignont po la coletta dâi z'intu-
ràblio, oï ma fai! se cein ne fâ pas pedi! et ne
su pas mau l'ebahy se l'âi a ora atant dè cliâo
z'anarchistes et socialistes que tràovont que
cein est mau parladi dein stu mondo.

Faut bin derè que ti cliâo qu'out prâo ne
sont pas trè ti dinse! Dieu sai bèn! y'ein a
bin que sont dâi bravès dzeins, mà, y'ein a
prâo assebin que mè l'ont, mè voudriont avâi,
et que vont tantqu'à comptâ lè grans dè café
que boutont dein lo moulin.

Maucoué, on vilho vèvo, ètâi dè elia sorta
et sè sarâi prâo trè la copetta se l'avâi su l'âi
trovâ pi on cru'z. Sè teguât tot parai 'na ser-
veinta po l'âi fèrè sè souyès et on vòlet po lo
promenâ ein cariole.

Dé bio savâi que elia serveinta et cé vòlet
n'aviont pas dâi gros gadzo, assebin sè rattra-
pavont sai su cosse, sai su cein, et cein lào
z'ètâi prâo ézi.

A stu dèrrai bounan, devenâ-vai cein que
lâo z'a bailli? A la serveinta, dou motchâo dè
fattès, et âo vòlet, on vilho tsapé que Maucoué
avâi vergogne dè remètrè!

Cé tsapé ètâi on bugne, âobin, se vo volliâi,
on jibusse, coumeint diont lè z'Allemands, mà
cé bugne n'ètâi pas nair coumeint cliâo d'ora,
l'avâi zu èta blianc dein lo teimps, coumeint
on lè portavè lè z'autro iadzo; l'ètâi don dza
vilho et su su que Maucoué l'avâi dza du dè-
vant la dèmechon dâi menistres; brèfe! cé
bugne n'ètâi perein bon que po on gosse que
vâo sè masquâ âo bounan. Mà lo vilho sè
peinsavè que, po on vòlet, l'ètâi onco prâo
bon et que l'allavè onco ein fèrè sè ballès de-
meindzes avoué.

Lo vòlet, quand l'eut cé tsapé, s'est de: l'est
vilho, mà ne fâ rein, l'est onco tot bon, kâ n'a
min dè pertes et ein lo baillèint à n'on tsapèli
po l'astiquâ on bocon, cein mè farâ on tot
crâno tsapé et que douretrè onco bin dâi z'an-
naïès. Et l'est cein que fe!

Lo tsapèli, après avâi met lo bugne à la buña
et l'avâi fè chétsi, l'âi bouté on riban nâovo,
lo passè ein couleu, lo lustrè bin adrai et
m'einlève se lo bugne n'ètâi pas coumeint
tot batteint nâovo. Lo vòlet, tot fiâi d'avâi on
asse bé tsapé, lo met la demèindze d'après po
allâ djuî ai gueliès la vèprâ.

Mâ, quand volliè modâ, lo vilho lo vâi avoué
cé bugno et lo criè po montâ tant qu'amont.

— Est-te lo tsapé que t'è bailli que t'as met?
se l'âi fâ.

— Oï, monsu!

— Dianstre, l'est tot coumeint nâovo! Et
dièro cein t'a-te cotâ po lo fèrè arreindzi dinse?

— On franc veingt, noutron maître!

— Et bin, tai! l'âi fâ adon lo vilho pingre ein

trèseint son porta-mounia, vouaïque on franc
veingt et rebaille-mè cé tsapé, l'est onco bon
por mè po sa-t'a houit ans! **

Idylle inconnue à l'état-major.

(Echos du rassemblement de troupes de 1895).



Ce soir-là, les deux trompettes de
position Templier et Biensûr furent
avertis d'avoir à veiller dans le cime-
tière de Poliez-Pittet. Non point que
les officiers eussent idée qu'il y eût
lieu d'exercer une surveillance sur les
trépassés de la paroisse. Point n'était.
Mais nos deux compagnons, honorés
de douze millimètres de galon orange sur le re-
vers de la manche, avaient dû faire, les jours
précédents, l'office de poseurs de téléphone.
Station centrale: cimetière de Poliez-Pittet.

Pour des gardiens, vraiment c'était réussi!
Templier, habitant des montagnes neuchâteloi-
ses, Biensûr, le mulâtre de la vallée du Rhône,
deux caractères qui ne s'accordaient guère
qu'en musique. Ah mais! c'est que Biensûr
est aussi abstinent quand il lui convient. Bref!
nuit peu gaie. Biensûr put apprendre par cœur
le nécrologe local.

Cependant, le matin, il dit à Templier: « Dis
donc, je veux aller chez le père Grognez, voir
s'il y a de l'eau chaude; je me ferai un grog
sans chiorée et je t'en porterai un à la chi-
corée ».

— D'accord!

Et voilà Biensûr partant pour le village; qui
se trouve nez à nez avec une cohorte de pé-
kins, désireux d'assister, dès le début, à la dé-
fense de la redoute, héroïquement gardée par
la landwehr de position.

— Halt! wer da? s'écrie Biensûr, sabre en
main

— Thürbauer! fut la réponse.

— Alors il faudra aller vous réduire, parce
que le garde-champêtre est couché à ces heu-
res, et je n'ai pas le temps de vous mener
chez le syndic.

— Ach! pas commodes, le Welsche!

— Et puis, ne repipez pas le mot, parce que
je suis le gardien du cimetière; il y a encore
de la place pour vous.

— Ha! foilà! foilà!

— Je sais aussi bien le teuton que vous,
avez-vous compris, tatipotés! Je vais chercher
du café au village. Si vous en voulez, venez
avec moi, mais surtout n'allez pas me massa-
crer mon camarade. Sans ça, vous ferez con-
naissance avec Biensûr!

Alors la cohorte des Alboches s'éloigna pour
se retirer sous les sapins dans la direction de
Villars-Tiercelin.

Plus de café! mais de la soupe à l'oignon.
Templier ne sut jamais qu'elle était baptisée,
mais non avec des initiales magiques.

Pour copie conforme,

NEGRO.

La vieille et le bailli.

Je récitais, ce soir-là, à mon grand-père, ma
leçon d'histoire pour la classe du lendemain.
J'en étais à cette époque où notre canton su-
bissait la domination de LL. EE. de Berne,
quand, au milieu du chapitre, mon aïeul m'in-
terrompit:

— Ecoute, mon garçon, en parlant des bail-
lis, tu me remets à la mémoire une petite
anecdote que m'a contée mon père il y a quel-
que cinquante ans, quand j'étais comme toi
sur les bancs de l'école.

Comme ton manuel te l'apprend, plusieurs
de nos seigneurs baillis n'étaient pas toujours
faciles; ils semblaient souvent s'ingénier à se
rendre insupportables.

Un des baillages du nord du canton — je ne
sais plus exactement lequel — était particu-

lièrement éprouvé. Chaque nouvel élu de
Berne continuait, en y ajoutant, les vexations
de son prédécesseur. Le troisième de la dy-
nastie occupait alors la place.

Les malheureux sujets, sachant que les pei-
nes les plus sévères attendaient ceux qui ose-
raient manifester leur mécontentement, ron-
geaient leur chaîne en silence. Mais, tandis
que tous formaient en secret des vœux ardents
pour la mort du nouvel oppresseur, une vieille
femme, au contraire, priait Dieu chaque ma-
tin de le conserver en bonne santé assez long-
temps pour qu'elle eût la suprême satisfaction
de finir ses jours pendant qu'il était en charge.

Le bailli apprit cela. Très étonné de cette
marque de bienveillance, il fit appeler la vieille
et lui demanda le motif de sa conduite. « J'ai
de bonnes raisons pour faire ainsi, monsieur
le bailli, répondit-elle franchement: quand
j'étais jeune, nous avions pour gouverneur
un vrai tyran; je me réjouissais de le voir
mourir; son successeur valant moins encore,
j'eus de nouveau grand désir d'en être déli-
vrée; enfin, ce fut votre tour et, trompant mon
espérance, vous vous êtes montré le pire des
trois. C'est pourquoi, dans la crainte que le
quatrième ne soit le diable en personne, je
donnerais volontiers le reste de ma vie pour
allonger la vôtre ».

— Bien répondu, ma foi! Alors, dis-moi,
grand-père, le bailli se vengea-t-il de cet af-
front?

— L'histoire ne le dit pas. Mais c'est assez
babillé maintenant, reprenons notre récitation:
« A cette même époque, des plaintes s'élevè-
rent contre les baillis qui méconnaissaient les
droits du Pays de Vaud... » H. B.

Passe-temps. — Nous présentons à nos lec-
teurs toutes nos excuses d'avoir tardé autant de
leur donner la solution de notre dernier passe-
temps. Mais, il faut avouer qu'il est des personnes
bien impatientes. « Si vous tardez comme cela à
donner la solution de vos passe-temps, nous écri-
t l'une de ces personnes, gardez chez vous vos de-
vinettes et votre journal. » Voici, cher monsieur,
voici.

Le problème posé était celui-ci: « Placer dans
chaque carré un des nombres jusqu'à 25, de ma-
nière que dans chaque sens (verticalement, hori-
zontalement et en diagonale) la somme des cinq
carrés soit 65. Aucun nombre ne doit être répété ».

Il y a plusieurs solutions; en voici une:

11	24	7	20	3	65
4	12	25	8	16	65
17	5	13	21	9	65
10	18	1	14	22	65
23	6	19	2	15	65
65	65	65	65	65	65

21 réponses justes. — La prime est échue à MM.
Lederrey frères, au Tronchet, Grandvaux.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — L'Orchestre de
la Ville a donné, mardi soir, dans le temple de
St-François, un superbe concert de musique d'é-
glise. Au programme: une Marche funèbre, de
Beethoven et le Requiem, de Cherubini. Le succès
a été très grand pour M. Hammer et pour son or-
chestre, qu'assistaient, de nombreux amateurs et
un chœur mixte.

Kursaal. — On joue tous les soirs, au Kursaal,
et tous les soirs la salle est comble. Bertin n'est pas
seul à recueillir les applaudissements d'un audi-
toire enthousiaste. Variées et nombreuses sont les
attractions qui se partagent les faveurs du public.

Opéra. — Prochainement, ouverture de la sai-
son. Brillantes promesses.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Gualoud-Howerl.